

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 7 (1984)

Artikel: L'oiseau qui riait
Autor: Surdez, Denys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lorsque la cloche des hommes se mit à sonner le glas, la vie parut s'arrêter un instant dans la paroisse.

Les faucheurs abattant l'orge sur le grand coteau se redressèrent, les coiffes noires des femmes brassant les javelles demeurèrent immobiles. Partout, aux fenêtres, sur le pas des portes, des yeux interrogeaient. Le forgeron martelant sur l'enclume se reposa un instant, le chant grinçant de la scierie s'atténua. Seule, sur la place du village, la fontaine communale continuait à noyer sa mélodie monotone dans le vieux bassin de calcaire.

La cloche des hommes! Qui, dans le pays, venait de rendre son âme à Dieu ou d'être saisi par les griffes du Démon?

On ne tarda pas à l'apprendre. Portée par l'aile de l'oiseau, la nouvelle se propagea plus vite qu'un feu de broussailles attisé par un fort vent. Elle gagna le village, puis la prairie, les champs, la forêt même où travaillaient dur bûcherons et charbonniers.

Monsieur le curé venait de rendre l'âme, bénéficiant déjà on n'en saurait douter des béatitudes célestes.

L'événement était d'importance et censé plonger paroissiens et paroissiennes dans la désolation. Curieusement pourtant il n'en fut rien.

Depuis cinq années l'abbé Rudon exerçait son ministère dans la paroisse. Un saint homme. De taille plutôt petite, le corps amaigri par les jeûnes et les mortifications, les yeux de feu dans un visage émacié, la parole facile mais âpre à digérer parce que directe et sans complaisance. Tout ce qu'il fallait pour faire un bon prédicateur de mission, s'en allant de ville en village, réveiller les consciences endormies et ranimer les flammes de la foi. Mais, hélas, il n'avait pas la vocation d'un curé de campagne.

Le péché lui faisait horreur, la luxure surtout, sentiment que ne partageaient pas ses ouailles, hommes au tempérament bourguignon, femmes, filles d'Eve comme partout.

L'abbé Rudon était bon comme le pain, se donnait corps et âme à son apostolat, se dépouillant de tout pour les nécessiteux et ils étaient nombreux, mais, hélas, voyait le mal partout, le traquait de jour comme de nuit avec le zèle du grand louvetier d'autrefois acharné à détruire la «bête» décimant les troupeaux et dévorant même parfois le berger.

Chaque dimanche, du haut de la chaire, il tonnait contre le manque de foi, de charité, l'avarice, le mensonge, l'impiété, l'impureté surtout.

La liste des châtiments planant sur la tête des pécheurs était impressionnante, faisant courber bien des têtes. Lorsque, dans un geste de sainte colère il élevait les bras où se suspendaient les amples dentelles du surplis, avec son nez crochu, ses lunettes rondes reflétant la lumière vacillante de la lampe éclairant la grande nef, on eût dit un hibou ouvrant ses ailes et s'appêtant à foncer sur sa proie, aussi l'avait-on surnommé l'abbé Rudibou!

De la chaire partaient naturellement ses plus véhémentes exhortations et menaces qu'il concluait par un rire étrange faisant frissonner ses auditeurs.

Il luttait aussi partout où les Puissances du mal s'essayaient à faire tomber les âmes. Il ne fut pas long à franchir la porte des lieux où l'on dansait, faisant fuir la jeunesse du pays, au grand désespoir de l'aubergiste.

Les enfants n'osaient plus manquer le catéchisme, la messe quotidienne malgré l'éloignement des hameaux et des fermes, les vêpres, le chapelet, les complies et j'en passe. Ils se retrouvaient bien vite à genoux, devant la table de communion pendant l'office dominical, à la grande honte de leurs parents.

Même si la semaine avait été pluvieuse, pas question de rentrer un char de foin ou la moisson le dimanche. Bien entendu, auberges et cabarets restaient fermés pendant la grand-messe. Quant au bannissement des propos grivois et chansons légères, il va de soi!

Les séances au confessionnal n'en finissaient pas, l'abbé Rudon dans son zèle voulant extirper à tout prix les plus petites mauvaises herbes.

Il en arrachait, certes. Hélas pour le saint homme, ses pénitents, les pénitentes surtout, se gardaient bien d'avouer les grosses fautes, surtout celles contre le huitième commandement. Le meunier ne parlait pas de la farine qu'il soustrayait au paysan, celui-ci ne soufflait mot des bêtes malades vendues comme saines. Arrêtons-nous. Il y a des voiles qu'il vaut mieux ne pas soulever.

Peu à peu, la joie, le plaisir de vivre s'effaçaient dans le cœur des gens. Voilà où l'on en était dans la paroisse lorsque la cloche des hommes annonça la mort de l'abbé Rudon.

Il ne faut donc pas s'étonner si paroissiens et paroissiennes ne pleurèrent guère leur curé. Un saint homme, d'accord, mais le joug imposé était trop pesant. L'on ne peut pas toujours vivre comme moines et moinillons.

Toute la paroisse accompagna dévotement l'abbé Rudon à sa dernière demeure, chacun se disant : « Pourvu que Monseigneur nous envoie un curé à notre convenance ! »

Leur espoir n'allait pas être déçu. Comme le veut la tradition, le successeur de l'abbé Rudon, tant au physique que dans son ministère allait être l'opposé de son défunt confrère.

De haute taille, le ventre avantageux, le rire facile, aimant la vie et la bonne chère, surtout issu d'un milieu rural, il fut vite adopté par ses ouailles.

L'abbé Tornu remplissait son ministère au mieux de sa conscience, fort compréhensive et tolérante. Pécheurs et pécheresses ne faisaient pas long au tribunal de la pénitence, le confesseur ne cherchant pas le mal là où il n'est pas. Le ton jovial du prêtre les mettait à l'aise et quelques gros péchés commençaient à sortir du sac.

On s'aperçut qu'il aimait faire bonne chère. La servante de cure, une certaine Virginie au nez regardant la pluie, pleine de taches de rousseur mais experte en l'art culinaire, commença à recevoir pour la table de monsieur le curé bien des attentions : lard fumé, jambon, saucisses séchées, coquelets, truites du Doubs, écrevisses, miel et autres délicatesses. L'abbé Tornu en était ravi :

« Quels braves gens, se disait-il souvent tout en méditant son bréviaire. Assidus à la messe, pécheurs juste comme il faut et bien généreux avec leur curé. Ne soyons pas trop sévère et ayons compassion et tolérance pour leurs faiblesses. L'esprit est prompt, la chair est faible. L'essentiel est de garder la foi. Sachons un peu fermer les yeux ! »

Il les ferma un peu trop. L'abbé Rudon reposait à peine en terre que l'ivraie se remit à pousser en telle abondance que la bonne semence fut bien vite étouffée.

La danse reprit de plus belle au cabaret, les jeunes filles recommencèrent à jeter leur bonnet par-dessus les moulins. Les hommes mariés n'eurent plus crainte de violer le huitième commandement, quant aux femmes, c'était désespérance...

La paroisse allait bien mal, risquant fort de s'attirer les foudres du Tout-Puissant. Hélas, nul n'en avait cure.

Un soir, le meunier Chapatte comptait ses écus accumulés par son travail, mais aussi en fraudant sur le poids et la qualité.

Il entendit soudain un cri étrange troublant le calme de la nuit. Un cri ? Un rire plutôt, un rire démentiel.

Jetant un coup d'œil par la fenêtre ouverte, il aperçut un hibou perché sur le hangar à farine et ce rapace de l'ombre ne hululait pas. Il riait. Oui, cet oiseau de malheur riait réellement.

Le meunier reconnut avec terreur le rire de l'abbé Rudibou, celui qu'il émettait sur la chaire lorsqu'il

évoquait les châtiments promis aux menteurs, voleurs, tricheurs, impudiques.

Terrorisé, il referma la fenêtre, mais le rire se répercuta encore longtemps dans son cerveau. Il ne dormit pas de la nuit comprenant qu'on avait l'œil sur lui. Il ne parla qu'à sa femme de l'oiseau qui riait :

«C'est un avertissement de l'abbé Rudon, lui dit-elle. Je te l'ai dit et répété, sois honnête dans tes affaires!»

Le dimanche suivant la fête de l'Assomption, le gros Léon avec sa contrebasse et le long Narcisse soufflant dans sa clarinette faisaient tournoyer la jeunesse du pays au cabaret des Deux-Clés lorsqu'au beau milieu d'une valse ils arrêterent, l'un de racler les cordes, l'autre de pousser des sons peu harmonieux, regardant tous deux la bouche ouverte, dans la même direction, imités aussitôt par les danseurs. Perché sur la pendule à cage, un hibou fixait l'assemblée de ses gros yeux ronds tout en égrenant un rire sardonique lequel n'égaya ni jeunes ni vieux mais provoqua la désertion rapide du pont de danse.

«L'abbé Rudibou! L'abbé Rudibou! C'est lui! » criait-on de toute part. L'affaire fit grand bruit, on s'en doute, mais peu à peu on attribua la chose à un farceur et la vie reprit son cours, le mauvais. Des couples se retrouvaient sur les tas de foin, derrière les gerbes dressées sur le champ, le forgeron s'en allait toujours frapper aux volets de la veuve Louviot, après l'Angélus. Le maire, le secrétaire de commune, le nouveau régent, l'Antoine des Deutes, le gros Pierra, le fermier de monsieur Léon et bien d'autres se trouvèrent pendus à la langue des gens. Quant aux femmes elles eurent leur grande part dans les commérages, n'entrons pas trop dans les détails.

Si l'Ange des Ténèbres travaillait toujours les esprits dans la paroisse, on ne trouvait plus le même plaisir à frauder les Commandements. Une sourde crainte naissait en chacun. L'affaire du bal laissait des traces. La femme

du meunier n'avait pu s'empêcher de se confier à sa sœur, laquelle n'en parla qu'à sa tante, tant et si bien que ce fut le secret de Polichinelle.

Puis de nouvelles rumeurs coururent le village. Le Paul chez le Diam et la Sophie moissonnant sur le «Grand Plat», occupés à tout autre chose qu'à rassembler des javelles, entendirent le rire menaçant de l'abbé Rudibou à quelques pas d'eux. Deux autres «jeunes» s'amusant à un jeu répréhensible faillirent se rompre les os en descendant trop rapidement l'échelle menant sur le tas de foin. Ils racontèrent qu'un hibou perché à portée de main sur une poutre les observait en riant: «Comme l'abbé Rudibou.»

Chaque jour les commères du pays pouvaient se mettre sous la dent quelque racontar inédit. Inutile d'en trop parler, ce ne serait pas œuvre pie. Un fait certain, chaque fois qu'un péché grave allait se commettre, le sinistre oiseau se mettait «au travers» et son rire effrayant coupait court aux mauvais desseins, tant et si bien que le souffle diabolique balayant la paroisse depuis la mort de l'abbé Rudon diminuait progressivement d'intensité. Le calme revint enfin.

Les tentations n'étaient pas moins vives, mais la peur leur opposait un rempart de plus en plus efficace. Le brave curé Tornu, toujours bien informé, attribua la conversion de ses ouailles à ses sermons, à son esprit de tolérance, de compréhension. Quant à moi, je crois plutôt que seul le saint abbé Rudon avait arraché le troupeau des griffes du Démon.

Mais, l'oiseau rieur n'était peut-être que la voix de la conscience?

**Denys Surdez
Bassecourt**